

LA BELLE AVENTURE, Ô GUÉ !

Mais non !... Mais pas du tout !... Vous dites n'importe quoi !... C'est le pur hasard... Je le sais quand même mieux que vous ! ... Vous y étiez ?... Non ?... Alors !

Le pauvre ! Rouge d'indignation, il s'étouffait. Il est vrai que si tout cela avait été prémédité, sa belle aventure devenait une simple drague sans intérêt. Et c'était évident, il le niait avec force : il voulait nous relater son conte de fée, avec une superbe princesse amoureuse, de lui, bien sûr ; et pourquoi pas ? une Carabosse de service déguisée en contrôleur de la S.N.C.F. Il fallait au plus vite le calmer, sinon il était capable de causer un scandale dans ce restaurant de bon aloi où nous avions l'habitude de nous retrouver, nous, les anciens de Lakanal, pour réveiller nos souvenirs de potaches. Et cette fois, à notre grande stupéfaction, lui, d'ordinaire si timide, si réservé, si secret, il avait pris la parole, et ne l'avait plus lâchée. Le Kir royal de l'apéritif ne pouvait pas expliquer cette soudaine logorrhée. Il est vrai que nous ne l'avions pas vu depuis trois ans...Le garçon attendait patiemment la commande, les dîneurs des tables voisines commençaient à se retourner, et il continuait à parler, à parler, à parler... L'orage se déclencha quand l'un de nous (c'était René, je pense) se permit d'émettre un doute sur la spontanéité de la rencontre. Un coup de poing sur la table... La chaise renversée... Le silence indigné qui s'établissait dans la salle... Oui, il était urgent d'intervenir.

Allons, calme-toi ! René (oui, c'était bien René) voulait simplement plaisanter. Tu sais combien il adore te mettre en boîte ! Et toi, tu marches à tous les coups !... Assieds-toi... Là... Voilà... Laisse ce brave garçon, qui est la patience même, prendre notre commande... Et je te promets que nous écouterons avec attention, et intérêt la chronique de ta belle aventure.

Le début, on connaissait : le voyage jusqu'à Marseille pour le compte de la maison d'édition qui l'employait, un contrat qu'il devait faire signer à un quelconque plumitif de la cité phocéenne, l'arrivée à la gare de Lyon dans la cohue des départs en vacances. En ces temps lointains, on ne se rendait pas d'un coup d'aile à l'autre bout de la France, mais il fallait une douzaine d'heures au rapide à vapeur pour atteindre la Côte d'Azur. Et puis, l'installation dans un compartiment de première classe qui, miraculeusement, était vide de tout occupant. Il pouvait donc prendre ses aises. La minuscule mallette de célibataire patenté grande ouverte à sa droite, les pieds confortablement posés sur la banquette qui lui faisait face, et le livre de l'olibrius qu'il devait rencontrer le lendemain ouvert à la page 7... Voilà. Il poussa un soupir de satisfaction en

souhaitant que personne ne vienne troubler sa quiétude.

Deux minutes avant le coup de sifflet du départ, il eut la désagréable surprise d'entendre la porte du compartiment coulisser pour livrer passage à un flot de valises de tailles diverses. Il fut obligé de reprendre une attitude plus correcte, ce qu'il fit en maugréant et en envoyant au diable l'intrus qui se permettait de le déranger. Bien décidé à l'ignorer, il se replongea dans la lecture de l'insipide roman qu'il devait avoir terminée le lendemain afin de pouvoir faire bonne figure devant son auteur. C'est alors qu'il entendit une voix, ou plutôt, prétendait-il, une coulée de miel ruisselant du ciel :

Il consentit à lever les yeux vers celle qui osait interrompre sa...

Et instantanément, oui, je dis bien : instantanément, la phrase de « L'éducation sentimentale » a éclaté en moi : « Ce fut comme une apparition. ». Ce n'était pas Mme Arnoux, encore moins Mme Schlésinger, l'égérie du jeune Flaubert. Non, c'était Elle !

Qui, elle ?

C'était encore cet imbécile de René qui intervenait et qui risquait de pétrifier à jamais ce récit passionnant que nous espérions tous, en dissimulant notre mesquine hilarité sous les apparences de copains compréhensifs, attendris par sa bonne fortune. J'étais son plus ancien ami, c'était à moi de sauver la situation.

Allons, René, arrête ! Essaie de comprendre : c'était Elle, enfin ! Elle, qu'il attendait depuis l'enfance, sa Belle au bois rêvant ! N'ai-je pas raison ?

Et je me tournai vers lui, en voulant ignorer l'appel pitoyable de son regard qui tentait de savoir si je me moquais ou non de lui. Il décida - comment ? je l'ignore - que je ne plaisantais pas et que j'étais vraiment son ami - ce qui me fit rougir intérieurement. Mais je n'y pouvais plus rien : l'affaire était lancée.

En effet, tu as raison. C'était bien Elle telle que je l'avais imaginée, encore plus belle, encore plus adorable que dans mes rêves les plus fous !... Quoi ?... Blonde, bien sûr... Avec des yeux, d'un vert... Comment vous dire ?... D'un vert émeraude... Non, ce n'est pas cela ! Ce serait plutôt un vert jade, vous savez, ce vert qui change avec l'heure et les humeurs... Enfin, je ne sais si vous pouvez comprendre...

Évidemment non, nous ne pouvions pas comprendre ! C'est pourquoi, pendant une bonne demi-heure, il tenta de nous expliquer ce qu'avaient de magique, de merveilleux, d'ensorcelant, d'envoûtant - et j'en passe ! - les yeux de cette fille qui débarquait sans crier gare dans son compartiment, et dans sa vie, en prononçant la formule rituelle des fées : « *Je vous prie, monsieur, de bien vouloir me laisser une petite place.* »

« *Et alors, qu'as-tu fait ?* » questionna Gabriel, toujours pragmatique.

« *Que veux-tu qu'il fît ?* bougonna René. *Devant une fille aux yeux de jade, il ne pouvait qu'obtempérer, n'est-ce pas ?* »

Il ignora le persiflage pour reprendre son récit qui risquait de concurrencer celui de Théràmène.

« *Je refermai en hâte ma mallette, la jetai dans le porte-bagages au dessus de ma tête, escamotai l'ouvrage qui, cinq minutes plus tôt, requérait toute mon attention, et me tournai vers Elle en lui murmurant : "Si vous voulez me permettre, mademoiselle, de vous offrir mon aide..." Sa seule réponse, ce fut un charmant sourire sur sa bouche adorable...* »

J'entendis René qui susurrerait perfidement : « *Parce qu'en plus, elle a une bouche !* » Je le fusillai du regard, mais je n'avais aucune crainte à avoir : notre amoureux s'était embarqué dans sa belle aventure, et plus rien de basement prosaïque ne pouvait l'atteindre.

« *Je l'aidais de mon mieux, c'est à dire que je disposais une partie de ses valises dans les porte-bagages, aux endroits qu'elle voulait bien m'indiquer. Je dus même repousser ma petite mallette pour laisser la place à une sorte de marmotte ferrée dont l'usage m'échappait. Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à tout caser, et ce fut elle qui décida de disposer le rebut sur les sièges, à nos côtés. Ce fut là une excellente idée que je pus apprécier plus tard lorsque je vis, lors de l'arrêt du train à Dijon, des voyageurs attirés par notre compartiment apparemment vide ou presque, s'enfuir, désappointés et furieux, après avoir jeté un œil sur l'amoncellement des caisses, coffres, malles et autres paquetages. C'est alors que je réalisais avec délice que nous allions tous deux voyager en tête à tête et, pourquoi pas ? en cœur à cœur, jusqu'à Marseille !* »

Cette romance attendrissante fut interrompue par les entrées que le garçon s'empressa de déverser sur la table avant que l'intarissable bavard n'eût repris son souffle. Et toute la compagnie affamée se rua, la fourchette en avant, sur des mets dont la succulence concurrençait l'étrangeté. Je dis : toute la compagnie, mais je constatai, lorsque, ma fringale étant assouvie, je relevai la tête, que notre insatiable amoureux n'avait pas touché à son plat et qu'il rêvassait, les yeux perdus dans un océan de souvenirs. Le silence n'était interrompu que par les tintements des verres entrechoqués et les bruits de succion de ceux qui voulaient à tout prix faire place nette dans leur assiette. J'attendis les retardataires, quelques gloutons qui allaient jusqu'à grignoter les miettes de pain parsemées sur la nappe, pour faire repartir la machine.

Bien. Nous avons parfaitement compris la situation : tu es donc seul avec la fille de tes rêves, dans ce compartiment rendu inviolable (si je peux m'exprimer ainsi) par tout le fatras des bagages de ta dulcinée, et tu es assuré de n'être importuné par personne. Et alors ? Qu'avez-vous fait durant ce voyage qui, si je ne me trompe, dure une bonne dizaine d'heures ?

Il me sembla qu'il revenait de très loin, d'une autre planète, sinon d'un autre système solaire. Il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois, ou plutôt son regard s'orienta vers ma misérable personne, mais la traversa. Pour lui, je n'existais pas, je lui étais invisible. Et il fallut que je répète ma question pour le sortir de son état cataleptique.

Et alors, qu'avez-vous fait ?

Sa réponse nous plongea tous dans la plus profonde perplexité :

Ce que nous avons fait ? Mais... nous avons parlé.

Quoi ! Vous avez parlé ? Et c'est tout ?

René , porte-parole du groupe, exprimait notre stupeur.

Ça non, mon p'tit vieux ! Tu ne vas pas nous faire croire que toi, un des plus fameux chasseurs de primes que je connaisse, tu te sois contenté, dans les conditions idéales où tu te trouvais, d'un simple bavardage avec une super nana à portée de ta main !

Mais si ! Je vous jure que... Enfin, si vous ne voulez pas me...

L'animal commençait à se recroqueviller dans sa coquille, et nous risquions d'être privés de la suite. Je m'empressais d'assurer :

Mais si, nous te croyons ! Allez, raconte !... Donc, vous avez parlé... Et de quoi ?

Il ouvrit la bouche, et la referma en jetant sur René un coup d'œil suspicieux. Fort heureusement, à cet instant précis, le garçon surgit, les bras encombrés par les plats de résistance, ce qui fit diversion.

Les filets de sole au sabayon de cannelle, c'est pour ?... C'est pour monsieur. Bien... Et le faux-filet sauce verte ?... Pour vous ? Non ?... Ah ! Pour vous... Le soufflé de dinde aux légumes ?... Personne ?... Pourtant, il y a bien eu une commande de soufflé !... Tiens, ça y est ! Monsieur se réveille !... Voilà !... Maintenant, aucun doute possible : le fenouil braisé à la tomate et à l'origan, c'est pour un végétarien !... Très bien ! Tout le monde se tourne vers monsieur...

Je l'observais pendant cet intermède. Il était reparti dans son train à vapeur, et il fonçait plein sud en charmante compagnie. Il fallait absolument qu'il nous raconte ça ! J'attendis patiemment que tous les goinfres aient devant eux de quoi se satisfaire pour renouer le fil de la conversation :

Donc, disais-tu, vous avez parlé... Et de quoi ?

Eh bien... Il hésitait encore, mais encouragé par la candeur de mon regard, il se lança.

Eh bien, d'abord, nous nous sommes présentés... Elle était étudiante en droit... en troisième année. Elle se rendait chez une vieille tante à héritage, à Cannes.

Une tante à héritage ?... Et à Cannes ?... C'est bon, ça !

Quel imbécile ! Je me mordis la langue pour me punir de cette niaiserie : vraiment, je n'avais rien à envier à René ! Il me fallut déployer des trésors d'astucieuses flatteries pour qu'il consente à poursuivre. À franchement parler, ce qu'ils se dirent tous deux me parut d'une platitude désespérante ; c'était un terne badinage d'amoureux qui ne présentait d'intérêt que pour eux. Je réussis néanmoins à jouer le personnage du confident passionné par la confession de son ami.

Mais, osai-je objecter afin d'interrompre la longue liste des superlatifs utilisés pour me faire percevoir, même imparfaitement, l'incomparable beauté de cette déesse jaillie non pas de l'onde mais de la vapeur de la locomotive, mais vous n'avez quand même pas parlé jusqu'à Marseille !

Il rougit, et je me mis à imaginer je ne sais quelle débauche luxurieuse au beau milieu des valises, des sacs et des attachés-cases. D'un mot, il mit fin à mes fantasmes libidineux :

Bien sûr que non ! Nous avons dormi !

Dormi !

Oui. C'est Elle qui, la première, s'assoupit. Si tu savais comme elle était ravissante quand Elle dormait, avec...

Bien. J'allais être bon pour une interminable énumération des charmes de la belle au train dormant. Je coupai court pour parer au plus pressé :

Et toi ? Tu ne t'es quand même pas contenté de la regarder dormir, bien que le spectacle devait être charmant, je te l'accorde !

Sa rougeur de premier communiant s'accentua.

Non, avoua-t-il, moi aussi, j'ai dormi !

Ma stupéfaction était à son comble.

Dormi ! Eh bien, c'est en effet une aventure originale que tu as connue là ! Et tu as dormi jusqu'à Marseille ?

Oui. J'aurais dormi encore plus longtemps, et encore plus loin, si elle ne m'avait réveillé lorsque le train entra en gare. Si tu savais l'impression qu'elle m'a faite en me murmurant à l'oreille : « Monsieur... Monsieur... Réveillez-vous... Vous êtes arrivé... Nous sommes à Marseille. » Ah, mon vieux ! Je croyais entendre un ange du paradis !... Et son parfum !... Du Guerlain, je crois. C'était de l'encens, de l'encens ...

Du paradis aussi, je suppose !

Mais le charme était rompu ; sa belle aventure ne m'intéressait plus : il était descendu du train à Marseille, elle avait continué jusqu'à Cannes, ils ne se reverraient plus. Et elle ne serait bientôt plus pour lui qu'un souvenir de belle passante, sans plus...Le temps se chargerait peu à peu de l'abolir. Déçu, je me détournais pour loucher vers les fromages, des fromages de chèvre et de brebis dont je raffole, surtout lorsqu'un excellent sancerre blanc ou un madiran les accompagne. C'est alors que je pris conscience des signes désespérés que m'adressait René ; sa mimique était expressive : il adore les contes de fée et voulait connaître la fin. Pour le satisfaire, je demandai :

Et alors ? Qu'as-tu fait ? Tu es descendu à Marseille, ton contrat dans la poche. Et le train est reparti vers la Côte en emportant ton amour éternel qui s'est enfui à jamais ?

Pas du tout !

Comment : pas du tout ?

Eh non ! À peine réveillé, j'ai senti comme un éclair de feu qui me foudroyait. J'ai eu immédiatement la certitude qu'elle était la femme de ma vie... et peut-être bien de ma mort.

Quoi ! Toi, un cavaleur émérite s'il en est, grand pécheur de dames devant l'Éternel, tu nous fait le coup du coup de foudre, et qui plus est pour celle qui – c'est toi qui l'affirmes ! – allait être la compagne de tes vieux jours ! À d'autres, mon petit vieux !

Et pourtant, c'est ainsi !

Bien. Alors, matériellement, que se passe-t-il ? Elle vient de te réveiller, vous êtes à Marseille, le départ est sifflé, et toi, tu...

C'est très simple : je reste avec elle dans le compartiment. Je lui fais part de mes sentiments. Elle ne paraît guère surprise en m'avouant qu'elle les partage. Je me mets en quête d'un contrôleur afin de faire prolonger mon billet. Et voilà !

Comment, et voilà !

Sa désinvolture, son assurance, et sans doute sa réussite dans la course au bonheur commençaient à me porter sur les nerfs.

Et le contrat à faire signer ? Et ton éditeur de patron ?

Un geste du bras, vulgaire certes, mais expressif fut sa seule réponse. Têtu, je le harcelais :

Et à Cannes ? Comment ça s'est passé ? La tante à héritage a-t-elle été heureuse en voyant sa chère nièce accompagné d'un gigolo ?

D'abord, je n'étais pas un gigolo, mais un futur mari...

Ah ! Parce que d'emblée, tu as annoncé la couleur : le mariage !

Pourquoi le cacher ? Dès l'éclair de feu, j'étais certain de cette heureuse issue ! Et si tu avais vu la joie de la bonne tante ! « Mes enfants ! Mes chers enfants ! Vous ne pouviez pas me procurer un plus grand plaisir ! », répétait-elle en nous serrant dans ses bras.

Dis donc ! On dirait un feuilleton de télé !

La suite est au diapason : un mariage somptueux, une villa sur la Côte comme cadeau de cette chère vieille dame, un voyage de noce à Venise, bien sûr, et, plus tard, au retour, un poste de directeur aux Éditions du Sagittaire... Et surtout Marie-Anne (car elle s'appelait Marie-Anne), la plus charmante épouse qui ait existé sur cette terre !

Eh bien, mon vieux ! C'est pas pour dire, mais tu as une chance de ...

Et René se figea, la bouche arrondie en cul de poule. Le mot trivial, qui ne fut pas prononcé, n'en fit pas moins tressaillir notre ami. Je compris que le tableau idyllique qu'il venait de nous peindre comportait quelque part une fissure. Il fallait poursuivre plus avant...

Et ensuite ?

Il baissa la tête en murmurant :

Ça s'est gâté.

Ah bon ! Pourquoi ?

Elle est devenu coquette...

Ce n'est pas un mal !

Non... Bien sûr... Mais elle a commencé à sortir le soir, sans moi... Elle était toujours entourée d'hommes jeunes, et beaux... Ah ! il fallait la voir au beau milieu des flagorneurs qui ne pensaient qu'à...

Sa voix se brisa. Je commençais à avoir pitié de ce pauvre type qui s'était entiché d'un bas-bleu dissimulant une gourmandine.

Comment ça s'est terminé ?

Nous sommes en instance de divorce. Elle me réclame des sommes faramineuses... et elle exige la garde du chien !

Oh, la garce ! Elle ne peut quand même pas te priver de ton chien !

C'était René qui manifestait son indignation de "militant ami des bêtes".

Mon pauvre vieux ! Ne te laisse pas faire ! Je connais un avocat, membre de notre association, qui...

Attends ! Ce n'est pas terminé !

Ah bon !

Non. Et tu vas voir comme la vie est étrange... J'ai dû, pour mon travail, retourner à Marseille. J'aurais pu choisir un train de jour. J'ai préféré celui de nuit, le même que... Vous me comprenez ?... Cette fois, j'étais vraiment seul dans mon compartiment de première, aucun ange venu du ciel ne m'est apparu, chargé de bagages. J'ai pu donc étendre mes jambes sur la banquette qui me faisait face, et m'endormir sagement jusqu'à Marseille. Et j'ai rêvé qu'un contrôleur – ou plutôt une jolie contrôleuse – me secouait l'épaule en me répétant doucement, mais avec insistance : « Monsieur...Monsieur... Réveillez-vous... Vous êtes arrivé... Nous sommes à Marseille... » Péniblement, j'ai réussi à ouvrir un œil, et... qui vois-je ?

Qui ? clamions-nous, René et moi, d'une même voix. Et tous les amis, plus ou moins éméchés, reprirent en chœur : Qui ?

Mais Elle, bien sûr ! Elle !

Qui, elle ?

Marie-Anne ! Ma Marie-Anne ! Celle du train ! La petite étudiante en droit, timide, réservée. Pas celle qu'elle serait devenue si...

Si quoi ? interrogeai-je pour la forme, car je prévoyais la reprise de la bluette avec pizzicati de violons et fleurs d'oranger.

Si j'étais resté avec elle dans le train jusqu'à Cannes, si je m'étais présenté à la vieille tante à héritage, si j'avais demandé sa main à ses parents, si... et la suite !

Parce que tu n'as rien fait de tout cela ?

Tu n'es pas fou ? Je me suis levé en quatrième vitesse, en la remerciant quand même, j'ai empoigné ma valise, et je suis descendu sur le quai.

Moi, je n'y comprends rien à ta belle aventure ! Tu es resté ou tu n'es pas resté dans le train ? Tu t'es marié ou tu ne t'es pas marié ? Tu divorces ou tu ne divorces pas ?

Une fois encore, je compris qu'il était indispensable de m'immiscer dans ce récit :

Mon brave René, c'est une question de choix !

De choix ?

Oui, de choix. Tout dépend du choix que tu vas faire !

Le choix que je vais faire ? Mais qu'est-ce j'ai à choisir ?

Le rêve, mon cher, le rêve ! Il suffit que tu saches quel est le bon, le véritable rêve !

Je me détournais de René que ma phrase avait plongé dans un gouffre d'incertitudes, pour demander à notre ami :

Alors, aucun regret ? Aucun remords ?

Une seconde d'hésitation, et après, l'aveu :

Si. Quand le train est reparti, elle me regardait tristement, dans les yeux. J'ai cru voir une larme couler... À moins que ce ne fût une goutte de pluie qui glissait sur la vitre, car il avait plu pendant la nuit...

Donc, tout est bien qui finit bien ?

Parfaitement ! J'ai fait l'économie d'un divorce... et surtout, je garde mon chien.